

Les Cabot et l'Amérique

Lucien Campeau, s.j.

Volume 14, Number 3, décembre 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302058ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302058ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Campeau, L. (1960). Les Cabot et l'Amérique. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 14(3), 317–352. <https://doi.org/10.7202/302058ar>

LES CABOT ET L'AMÉRIQUE

Le problème des voyages de Jean Cabot et de son fils, Sébastien, est l'une des difficultés historiques les plus épineuses qui soient. Depuis longtemps, on fait d'eux des découvreurs de l'Amérique du Nord. Il s'est dépensé des trésors de labeur et de talent à édifier et à fortifier cette thèse. Un historien quelque peu difficile doit toutefois rester sur ses gardes devant la fragilité et la complication des conjectures et des hypothèses érigées en solution de ce problème, toujours pendant et toujours renaissant.¹ Notre intention n'est pas de reprendre la recherche des documents, menée déjà avec tant de patience et de soin par HARRISSE. Elle n'est pas non plus de discuter les théories qui s'opposent sur la course suivie par les deux explorateurs. Ce serait s'engager dans un indéchiffrable labyrinthe. Nous voudrions seulement suggérer que, si le problème paraît à ce point inextricable, c'est peut-être qu'il n'existe pas. Il n'y a rien d'aussi

¹ Notre but n'étant que d'analyser les principales sources sur les Cabot, une bibliographie complète à leur sujet serait hors de propos, même si l'espace le permettait. Citons seulement quelques ouvrages qui nous ont été plus utiles et auxquels nous devrons renvoyer le plus souvent. D'abord, les collections de textes: H. P. BIGGAR, *Les Précurseurs de Jacques Cartier. Collection de documents relatifs à l'histoire primitive du Canada* (Ottawa, 1913); du même, *The Voyages of Jacques Cartier, Published from the originals with translations, notes and appendices* (Ottawa, 1924); R. HAK-LUYT, *Voyages, travels and discoveries...* (Londres, 1810), vol. III; R. MUSIO, *Terzo volume delle navigationi et viaggi...* (Venise, 1554). Signalons ensuite les principaux travaux: Henry HARRISSE, *Jean et Sébastien Cabot* (Paris, 1882); du même, *The Discovery of North America. A critical, documentary and historic investigation, with an essay on the cartography of the New World* (Londres, 1892); du même, *The Discovery of North America by John Cabot. The alleged date and landfall, also the ship's name, the « Matthew », a forgery of Chatterton?* (Londres, 1897); William Francis GANONG, « Crucial maps in the early cartography and place-nomenclature of the Atlantic coast of Canada », dans *Mémoires de la Soc. Royale du Canada*, vols XXIII (1929) à XXXI (1937), sect. II. Voir surtout, dans ce dernier ouvrage, 1929, II: 135-175. Les *Mémoires*, que nous citerons sous le sigle *MSRC*, contiennent également de nombreux articles publiés sur les Cabot, à l'occasion du quatrième centenaire (1897). Nous en citerons l'un ou l'autre, à l'occasion.

insoluble qu'une question mal posée. On a beaucoup discuté, autour de 1897, sur le site de l'atterrissage des Cabot en Amérique. S'est-on posé l'interrogation préalable, à savoir si Jean et Sébastien Cabot sont jamais venus de ce côté-ci de l'Atlantique septentrional ?

La présomption la plus commune qui guide les enquêteurs sur ce sujet, c'est que toute la documentation existante — et les pièces qui se rapportent à Jean Cabot, et celles qui émanent de son fils, Sébastien — concerne un seul et même fait historique : les voyages qu'ils ont faits en Amérique du Nord. On verra, pensons-nous, combien ce postulat est fallacieux. Une seconde erreur est, assez souvent, le manque d'exigence critique à propos de témoignages, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont irrémédiablement suspects. Nous diviserons la documentation en deux groupes bien distincts, aussi bien par leur origine que par leur chronologie, et nous poserons les questions fondamentales à propos des deux groupes. Le premier sera formé des pièces contemporaines de Jean Cabot, qui traitent de sa biographie et de ses voyages. Le second rassemblera les témoignages, de plusieurs années plus récents, qui représentent la contribution de Sébastien Cabot.

JEAN CABOT

La documentation relative à Jean Cabot a été rassemblée par H. P. Biggar, auquel nous nous référerons habituellement.² La présentation en est assez déficiente et elle n'offre pas toutes les garanties critiques que l'on pourrait exiger de ce genre de travail, même si l'on doit reconnaître la sérieuse application que le compilateur y a mise. Sur Jean Cabot, cependant, il paraît avoir formé une collection complète, dans l'état présent des recherches. Voici les traits généraux qui s'en dégagent pour une biographie de ce personnage.

L'explorateur est dit parfois d'origine génoise, comme Christophe Colomb. Mais après quinze ans de résidence à Venise, il obtint de la Sérénissime ses lettres de naturalisation, à la fin

² Biggar, *Les Précurseurs*, doc. I-XV, 1-31.

de mars 1476. Il épousa une Vénitienne, et il semble que ses fils, Lodovico, Sébastien et Sanzio, aient vu le jour dans la cité des lagunes. Jean Cabot, comme beaucoup de Vénitiens à l'époque, paraît avoir été un grand voyageur. D'après son témoignage, il était allé jusqu'à La Mecque. Il portait un grand intérêt à la géographie, alors florissante dans sa patrie d'adoption, et sa passion pour cette science va le mener jusqu'en Angleterre. La spéculation sur le globe terrestre était encore nouvelle; Cabot s'y livrait ardemment et il semble y avoir trouvé quelque intuition assez originale, qu'on le verra tenter d'appliquer. Vers 1491, selon un témoin de ce temps, il avait émigré en Angleterre avec sa famille et fixé sa demeure à Bristol. Moins riche d'argent que d'ambition, avide de luxe et de renommée, il résolut tout à la fois de faire fortune et de s'illustrer par des découvertes, surtout après avoir appris celle de Colomb. Il fit valoir toute son éloquence méditerranéenne auprès des marchands de Bristol, pour les persuader de lui fournir argent et vaisseaux. Chaque année, paraît-il, on vit partir de ce port un, ou deux, ou trois navires, à la recherche de l'île fabuleuse du Brésil ou des non moins imaginaires Sept-Cités.

Au début de 1496, la série de ses échecs annuels ayant peut-être fatigué les armateurs et épuisé son crédit, Jean Cabot a recours au roi Henri VII.³ Le premier Tudor passait pour avare et il n'y avait pas à espérer d'argent de lui; mais il donna à Cabot des lettres patentes qui permettaient à ce dernier d'équiper cinq navires à ses propres frais et de partir à la découverte, lui octroyant la possession de toute nouvelle terre à titre de vassal et encore l'usufruit de ces propriétés, sous réserve de certains droits royaux. Jean Cabot comptait peut-être sur ces patentes pour aguicher l'intérêt des marchands de Bristol. Il ne paraît pas y avoir réussi en 1496. L'année suivante, 1497, il se mit à la mer, non pas sur cinq navires, mais sur une petite embarcation montée de dix-huit hommes. Il fut absent trois mois de Bristol,

³ Henri Tudor, Earl of Richmond, considéré comme l'héritier de la maison de Lancaster par sa mère, s'empara du trône d'Angleterre, le 22 août 1485, par sa victoire sur Richard III, à Bosworth. Il termina ainsi la guerre des deux Roses. Il devait régner jusqu'au 21 avril 1509.

où il revint, au commencement d'août 1497, avec la nouvelle qu'il avait découvert un continent inconnu. Comme preuves, il rapportait des lacs pour la chasse au gibier et une aiguille à faire des rets. Le rivage où il avait débarqué, disait-il, était fertile et tempéré. Et il était assuré qu'en poursuivant plus loin, il trouverait le pays des épices. Comme profit immédiat, il promettait — et ses matelots confirmaient son témoignage — une riche pêcherie de morues, si abondantes qu'on pouvait les prendre au panier. Les Anglais n'auraient plus à se risquer au dangereux voyage d'Islande pour se procurer le précieux poisson.

Ce récit enthousiaste persuada même le Roi, si peu crédule et si peu libéral qu'il fût. Henri VII fit à l'explorateur un présent de dix livres et lui accorda un peu plus tard une pension annuelle de vingt livres sur les revenus du port de Bristol. En même temps, Cabot obtenait de nouvelles lettres patentes, qui l'autorisaient à fréter six navires, sur lesquels il pouvait embarquer tout le personnel nécessaire à une colonie. Le Vénitien ne voulut pas repartir sans jouir un peu de sa fortune soudaine. Il quitta Bristol pour Londres, s'habilla de soie, prit le titre de grand amiral et joua au grand personnage. Tous les Anglais couraient après lui, les armateurs lui offraient leurs services, les ambassadeurs le visitaient et lui faisaient raconter ses découvertes et ses projets. Ainsi se passa l'hiver de 1497-1498, dans l'allégresse et dans le luxe. Au printemps, cinq navires étaient prêts à partir sous sa conduite. L'un d'eux avait été payé par le Roi; les quatre autres avaient été équipés par des marchands de Bristol et de Londres.⁴ Une foule d'aventuriers, spadassins à qui Cabot avait promis des seigneuries, moines italiens en quête d'évêchés, accompagnaient l'explorateur. L'un des vaisseaux fut avarié sur la côte d'Irlande, et l'un des moines y perdit sa mitre. Le reste s'enfonça dans l'inconnu et dans l'oubli. Car on ne sait plus rien, ni sur le retour de Jean Cabot, ni sur son destin ultérieur. Sa pension, il est vrai, continua d'être payée jusqu'à la Saint-Michel de 1499. Sébastien lui-même ne nous a rien appris

⁴ Biggar, *Les Précurseurs*, 99-100.

sur la fin de son père; il le fait seulement mourir vers cette époque, et même quelques années avant.

L'événement capital de cette biographie est naturellement le voyage de 1497. On a beaucoup écrit sur ce sujet. La première question à poser est de toute évidence celle-ci: quelle fut la direction prise par l'explorateur? Déjà les documents contemporains y donnent une réponse et l'on n'a pas à attendre Sébastien pour nous renseigner sur ce point.

Rappelons qu'en 1497, quatre ans seulement après l'annonce en Europe de la découverte faite par Colomb, la représentation que l'on se faisait du monde était encore toute médiévale. Le moyen-âge ne s'intéressait qu'au monde habité, autant dire au monde connu, qui était une sorte de plateau compact émergeant de l'océan et entouré par lui de toute part. Ce plateau avait le plus souvent la forme circulaire.⁵ Le monde était une île ronde (*orbis terrarum*: le cercle des terres) divisée en trois parties: une moitié et deux quarts. La moitié était l'Asie, d'un côté du diamètre tendu entre le nord et le sud. L'un des deux quarts était l'Europe: c'était le plus septentrional; l'autre était l'Afrique. La division entre ces parties était faite d'un système de masses d'eau en forme de T. L'arbre du T était la Méditerranée, qui courait des colonnes d'Hercule, le détroit de Gibraltar, jusqu'au Proche-Orient, où se trouvait son sommet, au milieu du cercle. La moitié gauche de la barre du T était un fleuve qui divisait l'Europe de l'Asie et s'appelait le Tanaïs, aujourd'hui le Don. Et la moitié droite de la même barre représentait le Nil, qui séparait à son tour l'Afrique de l'Asie. La Méditerranée coupant en deux la moitié occidentale du monde, l'orient, ou l'est, se trouvait exactement dans son axe. Le Tanaïs venait du septentrion; tandis que le Nil coulait du midi. Le monde s'ouvrait sur l'océan aux colonnes d'Hercule, à l'occident. Représentation schématique, souvent guère plus développée sur les cartes que

⁵ Voir Lloyd A. Brown, *The Story of maps* (Boston, 1950), 96 ss. Cette conception d'un monde circulaire n'était pas la seule, mais elle était l'une des plus répandues. On trouvera plusieurs représentations de ce genre dans S. E. Dawson, « The Voyages of the Cabots », app. E, *MSRC*, 1897, II: 232-240.

la présente description. Elle était cependant déjà dépassée au temps de Jean Cabot, surtout depuis que Marco Polo avait écrit son voyage en Chine.⁶ Mais comme elle semble avoir été retenue par l'explorateur, nous l'avons décrite ici, afin de faire comprendre les conceptions qui le guident. N'oublions pas, enfin, que Cabot, après le succès de Colomb, avait lui aussi projeté le cercle de la terre sur une sphère.

Le fait du voyage de Cabot, en 1497, est abondamment attesté. Sur le laps de trois mois écoulé entre son départ et son retour, on possède le témoignage explicite de Lorenzo Pasqualigo, qui, à ce propos, prend même la peine de souligner : « . . . et cela est certain ».⁷ Cabot étant arrivé à Londres avant le 10 août 1497, on peut supposer qu'il était de retour à Bristol dans les premiers jours du mois ; ce qui reporterait son départ à la fin d'avril ou au commencement de mai. Sur l'orientation de sa course, les documents diffèrent en précision. Lorenzo Pasqualigo, Vénitien demeurant alors à Londres, et Pedro de Ayala, ambassadeur d'Espagne en Angleterre, ne donnent aucune indication précise sur la course maritime de Cabot. Raimondo de Soncino, ambassadeur du duc de Milan, Lodovico-Maria Sforza, le Maure, est sur ce point le témoin le plus explicite.

De Soncino écrivit deux fois à son maître sur la découverte qui donna à Jean Cabot son moment de célébrité. La première fois, ce fut dans l'émotion de la nouvelle toute fraîche, le 24 août 1497.⁸ Mais il n'en écrivit que brièvement, remettant à plus tard une description plus détaillée et mieux documentée. Pour l'instant, il affirmait que le Vénitien avait trouvé les Sept-Cités, « éloignées de l'île d'Angleterre de 400 lieues par le chemin du ponent ».⁹ Les Sept-Cités sont un pays légendaire, qui peut

⁶ Les voyages de Marco Polo avaient imposé aux géographes la nécessité d'agrandir l'Asie, qui occupait déjà une moitié du monde. Cabot ne semble pas en avoir tenu compte. Si l'on peut retenir l'indication de Pasqualigo, que Cabot estimait la distance de la Chine à 700 lieues, on voit qu'il a fait plus de la moitié du chemin dans son voyage. En d'autres mots, l'Asie ne forme qu'une moitié de la terre. On comprendra mieux cette note en lisant la suite du texte.

⁷ Biggar, *Les Précurseurs*, 13.

⁸ *Op. cit.*, 15.

⁹ « . . . lontane da l'insula de Ingliterra lege 400 per lo camino de ponente » (*Ibid.*).

se trouver n'importe où et qui n'a jamais été découvert. Mais le chemin pris par Cabot se dirigeait vers l'ouest: c'est le sens de *ponent*. Pourtant, en regard de ce que le même diplomate va dire quatre mois plus tard, c'est une contradiction. Est-ce que sa première impression a été que Cabot avait suivi la même route que Colomb, vers l'ouest ? Ou bien le texte aurait-il été corrigé par un copiste, qui aurait substitué *ponent* à *levant* ? On ne le saura peut-être jamais, puisque l'original s'est perdu depuis 1860, année où il a été copié.¹⁰

En tout cas, la lettre suivante, du 18 décembre de la même année, n'est pas du tout ambiguë.¹¹ Cette fois, l'ambassadeur, désireux d'informer exactement son maître, a fait une enquête approfondie. Il a interrogé l'explorateur, qui lui a raconté son voyage et décrit la course suivie, qui lui a montré sur une mappemonde et sur un globe de sa fabrication l'endroit où il avait atterri. Le récit de Jean Cabot, illustré par la carte et la sphère, ne permettait guère à De Soncino de se tromper. En outre, celui-ci gardait son sang-froid. Il était bien prêt à accepter les dires de Cabot, puisque cela ne lui coûtait rien. Il s'autorisait de l'exemple du Roi, qui n'était pas homme à s'aventurer. Il faisait état de la confirmation que les matelots donnaient aux rapports du découvreur. Cette lettre est évidemment le document principal et le plus autorisé de toute cette série.

Or cette fois, De Soncino déclare, sans conteste possible, que l'expédition de Jean Cabot s'est dirigée vers l'est, et non vers l'ouest. Écoutons-le: « ... parti de Bristol, port occidental de ce royaume, et ayant passé l'Hibernie [l'Irlande], encore plus occidentale, il s'éleva ensuite vers le septentrion, puis il commença à naviguer à la partie orientale ... »¹² Harrisse, d'un trait de

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Op. cit.*, 17-21.

¹² « ... et partiti da Bristo, porto occidentale de questo regno, et passato Ibernia, piu occidentale, et poi alzatosi verso el septentrione, cominciò ad navigare a le parte orientale ... » (*Ibid.*, 17). Je ne voudrais pas garantir l'orthographe de l'édition de Biggar, qui paraît défectueuse en plusieurs points dans les langues étrangères, même compte tenu de l'antiquité des textes.

plume, substitue ici *ouest à partie orientale*.¹³ Mais le diplomate n'est pas un fou, et il sait distinguer sa droite de sa gauche. Il n'ignore pas ce que signifie *occidental*, employé à propos de Bristol et de l'Irlande; il ne sait pas moins ce que c'est que naviguer vers *l'orient*, c'est-à-dire vers l'est. On doit confesser que l'expression italienne qui suit immédiatement a été cause de quelque ambiguïté: « *lassandosi (fra qualche giorni) la tramontana ad mano drita* ». ¹⁴ On la traduit habituellement: « laissant (après plusieurs jours) l'étoile polaire à main droite »; c'est-à-dire que Cabot aurait navigué vers l'ouest, tenant le nord sur sa droite. Cette traduction a le tort de faire de *lassando* un simple verbe personnel, ayant pour sujet Jean Cabot, et de négliger entièrement la forme impersonnelle usitée par l'épistolier: *lassandosi*. Ce dernier, qui devait connaître sa langue, avait sans doute une raison d'employer le verbe impersonnel. Cela admis, il faudrait traduire plus exactement: « à main droite, quand on laisse (après plusieurs jours) la direction de l'étoile polaire ». Ainsi, à *main droite* est en apposition avec *à la partie orientale* et signifie également un virage vers l'est.

L'incidente est venue compliquer un peu l'interprétation jusqu'ici. Mais celle-ci se simplifie et se confirme parfaitement par la suite. « Ce messer Jean, continue De Soncino, possède la description du monde sur une carte, et même aussi sur une sphère solide qu'il a lui-même fabriquée; et il indique jusqu'où il est parvenu; cheminant vers le Levant, il a dépassé de beaucoup le pays du Tanaïs. » ¹⁵ On se demande comment on a jamais cru qu'il s'agissait d'un voyage vers l'ouest après lecture d'une phrase pareille. Car le *levant*, comme plus haut *la partie orientale*, cela ne peut signifier autre chose que l'est. Quant au Tanaïs, c'est le Don, fleuve russe qui passait alors pour la frontière

¹³ HARRISSE, *Découverte et évolution cartographique de Terre-Neuve et des pays circonvoisins* (Paris-Londres, 1900), [22].

¹⁴ BIGGAR, *Les Précurseurs*, 17.

¹⁵ « *Esso messer Zoanne ha la descriptione del mundo in una carta et anche in una sphaera solida che lui ha fatto, et demonstra dove è capitato, et andando verso el levante ha passato assai et paese del Tanaïs* » (*Ibid.*, 17).

classique entre l'Europe et l'Asie.¹⁶ Cabot a dépassé le Don, c'est-à-dire la frontière orientale de l'Europe, dans sa course vers l'est et il s'est avancé le long de la côte de l'Asie. On voit ce que voulait dire De Soncino au commencement de sa lettre: « . . . cette Majesté a gagné une partie de l'Asie sans coup férir ».¹⁷

Et ce n'est pas tout. Le diplomate raconte les projets de l'explorateur, qui les lui a confiés lui-même: « Mais messer Jean a de plus grands desseins. Car il se propose, une fois ce lieu occupé, d'aller de là côtoyant toujours davantage vers le levant, jusqu'à ce qu'il soit vis-à-vis d'une île appelée par lui Cipango, située dans la région équinoxiale, où il croit que naissent toutes les épices du monde, et aussi les joyaux. »¹⁸ Si le *levant* n'est pas encore l'*est*, on ne sait vraiment plus ce que parler veut dire. Mais une invincible confirmation de ces diverses expressions, c'est la situation relative du pays du Tanaïs et de l'île de Cipango sur le trajet de Jean Cabot. Le Tanaïs est la frontière de l'Europe et de l'Asie. Nous avons appris que Cabot l'avait dépassé de beaucoup. Du lieu où il est arrivé, il espère maintenant continuer sa course vers l'île de Cipango, qui est le Japon, dans le langage du temps. De la frontière de l'Europe et de l'Asie par le nord, on doit nécessairement se diriger vers l'est pour atteindre le Japon. Un voyage qui a trois points de repère aussi clairement déterminés, l'Angleterre au départ, le Tanaïs comme lieu de passage, le Japon comme terme, ne peut avoir que l'est comme direction. Au contraire, naviguant de l'Angleterre au Japon par l'ouest, on n'aura jamais à passer par le pays du Tanaïs. La démonstration est géométrique. Aussi comprend-on qu'à vouloir

¹⁶ Voir, plus haut, les représentations mentionnées à la note 5. On a beaucoup discuté sur ce mot, dont la signification est pourtant simple et claire, si l'on retrouve l'atmosphère intellectuelle de l'époque (Dawson, « The Voyages of the Cabots », app. E, *MSRC*, 1897, II: 232-240; O'Brien, « Cabot's landfall and chart: some criticisms answered », *MSRC*, 1899, II: 427-455).

¹⁷ « . . . questa Maiestà ha guadagnato una parte de Asia senza colpo de spada » (Biggar, *Les Précurseurs*, 17).

¹⁸ « Ma masser Zoanne ha posto l'animo ad maggior cosa, per che pensa da quello loco occupato andarsene sempre a riva riva piu verso el levante, tanto ch'el sia al opposito de un isola da lui chiamata Cipango, posta in la regione equinoctiale, dove crede che nascano tutte le speciarie del mundo et anche le gioie » (*Ibid.*, 18).

à tout prix faire voyager Jean Cabot vers l'ouest on ait abouti au plus merveilleux fatras qui ait jamais été amoncelé sur une question.

Jean Cabot a donc raconté qu'il s'était aventuré au nord de l'Europe et jusqu'au long de l'Asie en direction de la Chine. Il sera intéressant de citer encore une réflexion de l'explorateur qui jette quelque lumière sur ses connaissances géographiques. Le Vénitien, écrit l'ambassadeur milanais, est allé autrefois à La Mecque, où il a interrogé les caravaniers, porteurs d'épices. Il a appris que leurs marchandises leur venaient de pays plus lointains, qui eux-mêmes les recevaient d'autres plus éloignés encore. Et il fit ce raisonnement « que si les orientaux affirment aux méridionaux que ces choses viennent de pays qui leur sont lointains, et ainsi de main à main, présumée la rotundité de la terre, il s'ensuit nécessairement que les derniers les prennent au septentrion, vers l'occident ».¹⁹ Le sens n'est pas si obscur qu'il peut paraître à première vue. La Mecque se trouve dans l'Arabie heureuse, c'est-à-dire dans la moitié du monde que les anciens considéraient comme australe, puisqu'elle était en-dessous de l'axe de la Méditerranée. Les orientaux, eux, sont sur l'axe de cette mer. Ainsi la route qui va de La Mecque vers eux s'élève graduellement vers le nord. En les dépassant, elle continue de monter pareillement au septentrion jusqu'au rivage de la terre habitée. Or *rotundià* doit se prendre ici au sens qui lui est propre : rotundité, et non sphéricité. En supposant que le plateau terrestre est circulaire, la route qui aboutit aux épices coupe la circonférence en un point où celle-ci, après avoir atteint son sommet oriental vis-à-vis de la Méditerranée, s'incline vers l'ouest aussi bien que vers le septentrion. Ainsi le pays des épices vient, en direction nord-ouest, à la rencontre de Cabot, qui projette d'aller le chercher vers le sud-est, une fois contourné l'arc septentrional de la terre. Cette conception naïve du monde passait rapidement de mode, et Cabot n'apparaît guère comme un novateur en géographie.

¹⁹ « ... che se li orientali affermano a li meridionali che queste cose venghono lontano da loro, et così de mano in mano, presupposta la rotundià de la terra, è necessario che li ultimi le tolliano al septentrione verso l'occidente » (*Ibid.*, 18).

La course qu'il a suivie permet encore de comprendre certains détails rapportés par De Soncino: « Et lesdits Anglais, ses compagnons, disent qu'ils apporteront tant de poissons que ce royaume-ci n'aura plus besoin de l'Islande, duquel pays l'on tire un très grand commerce des poissons que l'on appelle *stock-fish*. »²⁰ Ce que les marins craignaient alors par-dessus tout, c'était le voyage au long cours et ses hasards. L'Islande était à quelque 400 lieues de Bristol, mais loin dans l'océan. Cabot offrait aux pêcheurs anglais un cabotage de même longueur environ, où l'on évitait les risques de la pleine mer sans perdre les avantages de la pêche. De même, les allusions à l'Irlande se comprennent plus facilement. Dans un voyage à l'ouest, les côtes de ce pays ne sont pas un danger pour la navigation, puisqu'on ne fait qu'en dépasser la pointe sud. En sortant de Bristol, il n'y a qu'à saluer Erin de loin en prenant le large. Mais le voyage de Cabot devait longer l'Irlande et sa côte difficile dans toute la longueur en montant vers le nord. C'est pourquoi De Soncino écrit: « Les principaux de l'entreprise sont de Bristol, grands marins, lesquels, maintenant qu'ils savent où aller, disent que la navigation n'est pas de plus de quinze jours, et il n'y a plus de danger, une fois dépassée l'Irlande. »²¹ On comprend aussi pourquoi Cabot avait en partant dû dépasser l'Hibernie, au delà de laquelle il avait continué à s'élever vers le nord. Au deuxième voyage, justement, un des cinq vaisseaux de l'expédition devra s'arrêter en Irlande, avarié par la tempête sur la côte de ce pays.

Lorenzo Pasqualigo, dans une lettre familière, raconte aussi le voyage de 1497, mais sans en indiquer la direction précise. Il déclare que Cabot a « trouvé, à 700 lieues loin d'ici, une terre fertile, qui est le pays du grand Khan; il est allé par la côte 300 lieues et il est débarqué, mais il n'a vu personne... ».²² Le pays

²⁰ « Et ditti inglesi suoi compagni dicono che portaranno tanti pessi che questo regno non havera piu bisogno de Islanda, del quale paese vene una grandissima mercantia de pessi che si chiamanno stochfissi » (*Ibid.*, 18).

²¹ « Et li principali de la impresa sono de Bristo, grandi marinari, li quali hora che sanno dove andare, dicono che la non è navigazione de piu che xv giorni, ne hanno mai fortuna como abandonano Ibernica » (*Ibid.*, 18).

²² « ... e dice haver trovato lige 700 lontam di qui terra ferma ch'è el paexe del gram cam; ed è andato per la costa lige 300 ed è desmontato e non a visto persona alguna... » (*Op. cit.*, 13).

du grand Khan, pour un Vénitien, lecteur de Marco Polo, c'est la Chine et la Tartarie, c'est-à-dire, dans l'esprit des Européens d'alors, tout le nord de l'Asie. Les distances données par Pasqualigo, 700 lieues et 300 lieues, sont assez énigmatiques. Mais il n'est pas impossible de comprendre, malgré la confusion du style. Il semble que Pasqualigo rapporte des chiffres cités par Cabot. Ce dernier estimait, sans doute, la distance de la capitale du grand Khan à 700 lieues. Il prétend avoir parcouru 300 lieues sur cette distance, en côtoyant le continent Europe-Asie vers l'est. Ces 300 lieues ne mesurent peut-être que la côte nouvellement découverte au nord de l'Europe et ne comprendraient pas la distance de l'Angleterre au pays neuf. De cette façon, le témoignage de Pasqualigo ne serait pas discordant avec ceux de Raimondo de Soncino et de Pedro de Ayala, qui donnent tous deux 400 lieues au voyage de Cabot.

Pedro de Ayala, l'ambassadeur de Ferdinand et d'Isabelle, surveillait les intérêts de son pays, qui prétendait se partager avec le Portugal toute nouvelle découverte. Il craignit pour le droit de ses maîtres et ne crut ni aux explications du Roi ni à celles de Cabot. Il préféra tirer ses conclusions personnelles sur la nature des découvertes de l'explorateur vénitien : « Pour moi, vu la route qu'ils prennent et la longueur du chemin, je déduis que ce qu'ils ont trouvé ou cherchent encore est ce que Vos Altesses possèdent, parce que cela se trouve au cap qui revient à Vos Altesses par leur accord avec le Portugal . . . Je crois qu'il n'y a pas quatre cent lieues. »²³ En effet, les navires partaient d'un port de l'ouest et prenaient la direction ouest, préférant contourner l'Irlande plutôt que d'affronter les difficultés et les dangers de la navigation sur la mer qui la sépare de l'Angleterre. C'était assez pour éveiller les soupçons du grand d'Espagne. Quel est ce cap dont il parle ? Il n'est pas facile de le savoir, mais il ne peut s'agir ici que de la ligne de démarcation entre les possessions portugaises et espagnoles, fixée par Alexandre VI et rajustée

²³ « Yo, vista la derrota que levan y la cantidad del camino, hallo que es lo que han hallado o bu[s]can lo que Vuestras Altezas poseen, porque es al cabo que a Vuestras altezas cupo por la conveniencia con Portugal » (*Op. cit.*, 27).

par le traité de Tordesillas²⁴ en 1494. Cette ligne passait aux environs du 46° degré de longitude ouest de Greenwich. De Ayala ne pouvait manquer de la connaître, puisqu'il avait eu part aux transactions préliminaires au dernier traité.²⁵ L'Espagne revendiquait tout ce qui était à l'ouest de cette ligne, qui passait bien à 500 lieues au moins de l'Angleterre, mais n'avait pas encore été précisément déterminée sur les cartes.²⁶ Du moins, pensa-t-il, si Cabot ne l'a pas encore atteinte, il ne pourra manquer d'y toucher dans le voyage de 1498, déjà en cours au moment où l'ambassadeur écrivait.

Ces conclusions, cependant, De Ayala les tirait en dépit des assurances qu'on lui donnait en Angleterre. Car il ne voulait ajouter foi ni au Roi ni au découvreur. « Je lui dis [à Henri VII] que je croyais que ces terres étaient celles que Vos Altesses avaient trouvées, et bien que je lui en donnasse la raison, il ne le voulait pas. »²⁷ Cabot lui avait montré la carte de ses voyages, comme il l'avait fait à De Soncino, mais l'Espagnol la crut fautive : « Car je crois que Vos Altesses auront déjà eu avis de tout, et même de la carte ou mappemonde que cet homme a faite. Je ne la leur envoie pas maintenant ; car je l'ai ici ; et à mon avis, elle est bien fautive, pour donner à entendre que ce ne sont pas lesdites îles. »²⁸ Il est bien sûr que si Cabot montrait ses découvertes au nord de l'Europe, tandis que De Ayala s'obstinait à les voir loin à l'ouest, dans l'Atlantique, ils ne pouvaient s'accorder. Une certitude au moins peut être tirée de ce document ; ni Henri VII ni Cabot ne situaient la nouvelle terre dans les limites espagnoles, où l'Amérique du Nord, elle, ne pouvait manquer de se trouver.

²⁴ On trouvera dans Frances Gardiner Davenport, *European Treaties bearing on the history of the United States and its dependencies*, (4 vol., Washington, 1917-1937), les textes des bulles d'Alexandre VI et du traité de Tordesillas (vol. I : 56-93).

²⁵ Davenport, *European Treaties*, 1 : 84.

²⁶ *Op. cit.*, 1 : 99.

²⁷ « Lo le dixte, creya eran las halladas por Vuestras Altezas, i aun le dia la una raçon, no lo querria » (Biggar, *Les Précurseurs*, 27).

²⁸ « Porque creo Vuestras Altezas ia tendran aviso de todo esto y ansimismo al carta o napamundo [*sic*] que este ha fecho, io no le enbio aora, que aqui le ai, y a mi ver bien falso por dar a entender, no son de las islas dichas » (*Ibid.*, 27-28).

N'aurait-on pas ici la clef de l'énigme présentée par la célèbre carte de Juan de La Cosa ?²⁹ Ce document, daté de 1500, montre, on le sait, le tracé d'une découverte anglaise dans le nord de l'Atlantique, à la hauteur de Bristol. C'est une côte longue de plusieurs centaines de lieues, courant de l'est à l'ouest et regardant vers le sud. La topographie est manifestement d'origine anglaise, et l'auteur a d'ailleurs noté que ces découvertes avaient été faites par des Anglais.³⁰ Or on ne connaît d'expédition anglaise que celle de Cabot avant 1500. Le géographe espagnol, qui a laissé un renom dans l'histoire des explorations, n'a pu qu'emprunter ce dessin à une carte d'origine britannique. Ce document, ne serait-ce pas cette carte de Cabot, que le diplomate déclare avoir en main et qu'il dut se décider, un jour ou l'autre, à expédier en Espagne ? Situé comme on le trouve sur cette carte, le dessin anglais ne saurait correspondre à aucune partie de l'Amérique, malgré les efforts, désespérés autant qu'érudits, de tant de *scholars*.³¹ Si conformément aux indications de De Soncino, l'on replaçait ce littoral au nord du continent Europe-Asie en tournant sa face vers le pôle, n'obtiendrait-on pas le tracé de Cabot lui-même ? Le géographe aurait épousé trop cordialement le soupçon du diplomate et il aurait, en dépit de sa source, placé la découverte anglaise en territoire espagnol, vis-à-vis de Bristol et derrière la ligne de Tordesillas. Toutefois, il a dû la renverser vers le sud, pour que le *cabo de Inglaterra* continuât toujours de regarder les îles britanniques. En tout cas, dans l'hypothèse où La Cosa a copié le dessin de Cabot, il est sûr qu'il l'a déplacé, car ce n'est pas à cet endroit que l'avait vu Pedro de Ayala. La Cosa l'a mis exactement à l'endroit où l'ambassadeur le voulait, en dépit de la carte originale.

Le lecteur se demande sans doute depuis longtemps ce qu'il faut penser de ce voyage de Jean Cabot au nord de l'Europe, en 1497. Il n'est même pas besoin de le dire. C'est un monumental canard. Et cela, on peut l'affirmer, même s'il faut supposer

²⁹ On en trouvera la reproduction dans *MSRC*, 1897, II: après la page 268.

³⁰ « Mar descubierta por Ingleses » (*Ibid.*).

³¹ Voir l'une de ces discussions, qui donne l'état général de la question, dans Dawson, « The Voyages of the Cabots », *MSRC*, 1897, II: 163-174.

que l'explorateur s'est acquis la complicité de ses dix-huit hommes d'équipage, pour diffuser ce mensonge. Car cette dernière hypothèse est infiniment plus vraisemblable que celle d'avoir conduit une exploration jusqu'au long de la Sibérie. Quelle possibilité y a-t-il que Jean Cabot, dès 1497, ait, sur une coquille de noix et avec dix-huit hommes, navigué sur la mer la plus difficile du monde et dépassé les exploits de Willoughby et de Barentz, qui périront tous deux à la tâche, respectivement en 1554 et en 1597. Cabot aurait fait en trois mois une découverte plus considérable que celle de ces deux héros, qui ont dû mesurer leurs voyages par années. Et il n'a même pas remarqué le froid et les glaces qui ont causé la perte de ces deux hommes. Au contraire, il n'y a trouvé qu'un pays fertile et tempéré, où il croit que poussent le bois de brésil et les épices. Il est trop évident que Jean Cabot est un aventurier sans scrupules, résolu à faire fortune coûte que coûte. Sans argent et sans crédit, il a organisé cette blague pour se procurer l'un et l'autre et avoir le moyen d'exécuter son projet, qu'il semble toutefois avoir voulu sérieusement.

Du moins, il est vrai qu'il repartit, en 1498, avec cinq navires, dont l'un dut s'arrêter en Irlande. Cette expédition, dans la pensée de tous, était une entreprise de colonisation au pays que Cabot prétendait avoir découvert. La patente royale donnait à ce dernier la faculté de transporter aux terres nouvelles la quantité et la qualité d'hommes qu'il voulait.³² Le Vénitien déclare à De Soncino qu'il veut occuper ce pays et en faire la base de ses explorations futures. Le correspondant du duc de Milan ajoute : « A la saison prochaine, on dit que cette dite Majesté armera quelques navires. Elle lui donnera en plus tous les malfaiteurs et ils iront en ce pays pour faire une colonie, grâce à laquelle ils espèrent faire à Londres un plus grand commerce d'épices qu'on n'en trouve même à Alexandrie. »³³ Cabot repartit donc en direction du nord-est, mais il est évident que son voyage était condamné à l'échec. A Londres, on espérait son retour pour

³² Biggar, *Les Précurseurs*, 28 loc. [22]-23.

³³ « Et a tempo novo se dice che la Maiestà prefata armara alcuni navilli, et ultra li dara tutti li malfatori, et andarano in quello paese ad fare una colonia, mediante la quale sperano de fare in Londres magior fondaco de speciarie che non sia in Alexandria » (*Op. cit.*, 18).

septembre 1498.³⁴ Les vaisseaux, toutefois, étaient ravitaillés pour une année. Il est probable que l'hiver et une partie de l'année suivante se consumèrent avant qu'on les revît.³⁵ Si jamais ils revinrent ! Cabot a-t-il péri dans une mutinerie ? Est-il retourné en Angleterre ? On ne le sait pas. Sa pension fut payée régulièrement jusqu'au 29 septembre 1499.³⁶ Après, le silence se fait sur lui.

Un silence si absolu, qu'il peut seulement s'expliquer par une disgrâce complète de l'aventurier. Pas plus de deux ans après ces événements, le 19 mars 1501, Henri VII accordait des lettres patentes à un consortium de marchands de Bristol et de navigateurs portugais,³⁷ leur permettant de partir à la découverte en quelque lieu du monde que ce fût. Ni le Roi, ni les marchands ne pouvaient avoir oublié le Vénitien. Or dans la nouvelle charte, il n'est fait absolument aucune réserve pour quelque droit acquis à Jean Cabot et à ses héritiers, selon la teneur des lettres royales du 5 mars 1496³⁸ et du 3 février 1498.³⁹ En un document de ce genre une telle réserve est de rigueur, à moins d'admettre que les faveurs royales puissent rester lettre morte. La raison de l'omission n'est-elle pas que tout le monde a voulu considérer l'expédition du Vénitien comme non avenue ? Il valait mieux n'en pas parler.

Le propre fils de Jean Cabot, Sébastien, omet volontairement de mentionner les explorations de son père. Jamais, pas même une seule fois, il n'a fait allusion à ces deux voyages de 1497 et de 1498, qui sont pourtant ce qu'il y a de mieux attesté dans toute la légende des Cabot. Plutôt que d'en parler, il préfère, à deux reprises, faire mourir son père quelques années avant 1497. A ses interlocuteurs, Pierre-Martyr d'Anghiera et le gentilhomme mantouan, il présente Jean comme un simple marchand venu

³⁴ *Op. cit.*, 27.

³⁵ Ils n'étaient pas revenus à la fin du terme de William Purchas comme lord-maire de Londres, le 9 novembre 1498 (Hakluyt, *Voyages*, III: 30-31).

³⁶ Biggar, *Les Précurseurs*, 30.

³⁷ *Op. cit.*, 40-50.

³⁸ *Op. cit.*, 7-8.

³⁹ *Op. cit.*, 28 loc. [22]-23.

faire du commerce en Angleterre. Sébastien a évidemment à cœur que Jean Cabot ne soit pas parti à l'expédition qu'il s'attribue à lui-même sous trois formes différentes avant 1544. Il a soin de ne pas faire concorder les dates de son prétendu voyage avec celles des explorations de son père. Quand il raconte sa longue randonnée de 1496, il oblitère toute l'histoire de Jean en prétendant que le Roi ne portait alors aucune attention à de telles découvertes. Ce n'est qu'en 1544 que Sébastien ressuscite le souvenir de l'auteur de ses jours en l'associant, sur sa mappemonde, au voyage qu'il y note. Encore ne parle-t-il nullement des entreprises de 1497 et de 1498. Il date l'événement de 1494, et pour que la confusion ne soit pas possible, il rapporte des circonstances toutes différentes et même opposées. Quant aux éléments de description donnés par les témoins de 1497, Sébastien ne les a jamais évoqués. Sur sa carte de 1544, Sébastien parle dans une note de la mer Septentrionale,⁴⁰ celle même que Jean prétendait avoir explorée. Il y rappelle les données légendaires de la géographie médiévale, mais de l'exploit paternel, pas un seul mot, pas un seul souvenir. Sébastien lui-même n'a pas cru à la belle relation de 1497, ou bien il a été détrompé comme les autres. Aussi comprend-on, lorsque les Merciers de Londres, en 1521, rappellent à Henri VIII que Sébastien, n'ayant jamais voyagé, a puisé toute son expérience aux récits de son père, que ce n'est pas une recommandation qu'ils lui donnent.⁴¹

SÉBASTIEN CABOT

Sébastien Cabot, qui avait hérité de la passion paternelle pour la géographie, comme aussi de plusieurs autres traits de caractère, demeura en Angleterre durant tout le règne de Henri VII. En 1512, trois ans après l'avènement de Henri VIII, il fut invité à la cour de Ferdinand le Catholique, par qui il espérait se voir confier quelque exploration. Il n'y avait pas encore réussi en 1516, année de la mort de ce monarque. En 1521, on croit le

⁴⁰ Carte de Sébastien Cabot, 1544, note 9, voir «Legends of the Cabot map», *MSRC*, 1897, II: 435.

⁴¹ Biggar, *Les Précurseurs*, 136.

retrouver en Angleterre, où il semble avoir convaincu Henri VIII de lui donner la direction d'une expédition vers le Nouveau-Monde. Mais celle-ci n'eut pas lieu, ni sous sa conduite, ni autrement. Il retourna en Espagne, où il continua de s'intéresser aux explorations lointaines et gagna la confiance de Charles V. Ce dernier lui confia en 1525 la direction d'une flotte chargée de découvrir la route la plus courte par l'ouest pour aller aux Indes et aux Moluques. Sébastien partit l'année suivante, se rendit au rio de La Plata et s'y accrocha pendant quatre ans. Il revint en 1530, pour répondre à diverses accusations, fut emprisonné, exilé. Mais Charles V ne l'abandonna pas et Cabot continua à remplir la charge de *Piloto mayor*, c'est-à-dire de chef des pilotes qui commandaient ou guidaient les flottes espagnoles vers les Indes. En 1547, il revint en Angleterre, où Édouard VI ordonna de lui verser une pension. Il eut part à la fondation de la célèbre compagnie de Moscovie. Il mourut après 1557, on ignore où et quand. Sa fin est aussi mystérieuse que celle de son père.⁴²

L'influence de Sébastien a été décisive dans la création de la légende des Cabot. Au seizième siècle déjà, on confond l'histoire du père avec les produits de l'imagination du fils. A la vérité, le voyage de Sébastien Cabot a été connu avant ceux de Jean. Car si les témoignages concernant le père restaient manuscrits, les imprimés colportaient déjà en 1516 une première version d'une prétendue expédition de Sébastien. C'est Pierre-Martyr d'Anghiera, Milanais très en faveur auprès de Ferdinand et ami de Sébastien en Espagne, qui la publia, cette année-là, dans sa grande œuvre, *De Orbe novo decades octo*.⁴³ Cette version de Pierre-Martyr est celle qui eut le plus de vogue durant ce siècle et elle semble avoir été la seule qui ait été imprimée avant 1550. En cette dernière année, Ramusio en publie une nouvelle

⁴² HARRISSE, *The Discovery of North America. A critical ... investigation*, 706-708. L'auteur donne une chronologie aussi complète que possible de la vie de Sébastien Cabot, dont nous avons relevé ici quelques traits importants pour notre histoire.

⁴³ Pierre-Martyr d'Anghiera, *De Orbe novo decades octo* (Alcala, Nonis novembris anni 1516), III, liv. VI: f. 52; faute d'avoir eu accès à l'édition originale, nous avons suivi la citation textuelle d'Hakluyt, *Voyages*, III: 29-30.

dans le premier volume de ses *Navigazioni et viaggi*.⁴⁴ Elle était issue d'une conversation de Sébastien avec un gentilhomme de Mantoue, tenue en Espagne aux environs de 1535, apparemment. Le même Ramusio publiait en 1556 un troisième récit inédit, obtenu de Cabot, dans le troisième volume de l'œuvre précitée, en même temps qu'il reproduisait une réédition amplifiée de la première version, celle de D'Anghiera.⁴⁵ Entre temps, Sébastien lui-même publiait sa célèbre mappemonde, en 1544, et y ajoutait en note un quatrième récit de son expédition en Amérique du Nord.

Ce n'est pourtant pas Sébastien qui a opéré la confusion entre sa propre expédition et les deux voyages de son père, en 1497 et en 1498. Elle est plutôt attribuable à Hakluyt, qui a rapproché et confondu les deux noms dans sa célèbre collection, publiée en 1589.⁴⁶ Sébastien, lui, parle toujours d'un voyage de découvertes en Amérique du Nord, laquelle il a été le premier à voir, lorsqu'il était au service du roi Henri VII d'Angleterre. Ce voyage est donc toujours à dater d'avant 1500, année où Cortereal aborda à Terre-Neuve. Deux des récits de Sébastien portent une date, celui qu'il fit au Mantouan, où l'on trouve le millésime de 1496, et celui de la mappemonde, qui donne une date précise à la découverte : le 24 juin 1494. Dans les trois premiers récits, il n'est fait aucune mention de Jean Cabot, sinon pour dire qu'il est mort au temps de l'expédition, et les circonstances décrites n'ont aucun rapport avec celles des voyages de 1497 et 1498. Dans le dernier, celui de la mappemonde, Sébastien se fait accompagner de son père, mais la date, comme aussi tout le reste, interdit de mettre ce rapport en relation avec les deux voyages historiquement connus de Jean Cabot. Il s'agit d'autre

⁴⁴ Ramusio, *Primo volume delle navigationi et viaggi nel qual si contiene la descrizione dell Africa et del paese del Prete Ianni, con varii viaggi, dal mar Rosso à Calicut, et insin all'isole Molucche dove nascono le spetierie, et la navigatione attorno il mondo...* (Venise, 1550), 398-403. Nous n'avons pas eu accès à cet ouvrage, mais nous avons dû suivre la traduction anglaise d'Hakluyt, *Voyages*, III : 27-28.

⁴⁵ Ramusio, *Terzo volume*, préface, 4 ; 35D-36A.

⁴⁶ Richard Hakluyt, *The principall navigations, voyages and discoveries of the English nation, made by sea or over land...* (Londres, 1589). Nous avons suivi l'édition de 1809-1812, spécialement le troisième volume (1810).

chose. C'est aussi toujours un seul voyage que Sébastien s'attribue : le premier qui ait été fait en Amérique du Nord. Nulle part, il ne s'agit d'un retour sur une chose qu'il a déjà vue ou que d'autres ont explorée avant lui. Et dans l'une de ces narrations, il s'interdit à lui-même d'explorer une autre fois au compte de l'Angleterre, puisque l'indifférence du Roi l'incite à abandonner ce pays, dans l'impossibilité où l'explorateur se trouve de continuer ses recherches.

Il y a certains anachronismes fondamentaux dans tous les récits de Sébastien, qui en trahissent au premier abord la fausseté. On a vu comment, encore en 1498, Henri VII croit aux spéculations de Jean Cabot, qui prétend atteindre la Chine et le Japon en contournant l'arc septentrional du continent Europe-Asie et en redescendant trouver ces pays au sud-est. Or Sébastien assurera qu'il a trouvé, même avant 1498, une prolongation de l'Asie jusqu'au Groenland et tout accès fermé par le nord à l'océan unique qu'on suppose entre l'Europe et l'Asie. Il est historiquement attesté qu'on ne savait pas cela en 1498 et même en 1500. Autre anachronisme, Colomb, en 1492, pensait avoir atteint la côte orientale de l'Asie. On ignorait qu'il se trouvait un continent entre le côté occidental et le côté oriental du monde connu. Et on va persister dans cette illusion jusqu'à ce que Magellan, en 1520, contourne l'Amérique du Sud et entre dans le Pacifique méridional, qu'il traversera. Or Sébastien prétend que déjà, en 1496, il cherchait, à travers un continent dont tout le monde, en cette année-là, ignorait l'existence, le passage vers l'Asie. Avant de croire Sébastien doué du don de prophétie, il est bon de s'assurer qu'il donne les garanties de son charisme.

La première — et certainement la plus ancienne — narration du voyage de Sébastien est celle qui fut publiée par Pierre-Martyr d'Anghiera en 1516. Il y avait alors quatre ans tout au plus qu'il était en Espagne, l'invité de Ferdinand. Il avait accès à la Cour et frayait avec les grands. A Pierre-Martyr il a raconté le grand exploit accompli par lui en Angleterre, la découverte d'un continent nouveau. Nous traduisons le texte latin, tel qu'il se trouve dans Hakluyt :

Un certain Sébastien Cabot a exploré les régions glaciales. Vénitien d'origine, il fut porté en Angleterre, alors qu'il était encore presque au berceau,⁴⁷ par ses parents qui y émigraient, comme c'est la coutume des Vénitiens, que le commerce fait hôtes de la terre entière. Ce Sébastien équipa donc à ses frais deux vaisseaux en Angleterre même et il navigua d'abord avec trois cents hommes vers le septentrion, jusqu'à ce que, même au mois de juillet, il rencontrât d'immenses monceaux de glace flottant sur la mer ; le jour y était presque perpétuel et la terre était libre, la neige étant fondue. Il fut donc contraint, comme il dit, de changer la voilure et de mettre le cap à l'ouest. Ainsi, il s'avança tellement vers le sud, le rivage tournant lui-même dans cette direction, qu'il descendit presque à la hauteur du détroit d'Hercule. Puis prenant la direction de l'ouest, il poursuivit jusqu'à ce qu'il eût sur sa gauche l'île de Cuba, à peu près à la même longitude. Parcourant ces rives, qu'il appela Baccalaos, il affirme avoir constaté les mêmes courants vers l'ouest, mais plus doux, que trouvent les Castillans qui naviguent vers leurs régions plus méridionales . . .⁴⁸ Cabot lui-même nomma ces terres Baccalaos, parce qu'il trouva dans la mer environnante une si grande quantité de poissons géants, semblables à des thons et appelés de ce nom par les indigènes, qu'ils retardaient parfois la navigation. Les hommes de ces régions, découvrit-il, ne s'habillent que de peaux, mais ils ne manquent pas du tout d'esprit. Il se trouve dans ces pays des ours en quantité extraordinaire, qui se nourrissent eux aussi de poissons et, chacun en attrappant un et l'embrassant de ses pattes, ils enfoncent leurs griffes sous leurs écailles, les tirent à terre et les mangent. C'est pourquoi, dit-il, ils ne semblent nullement dangereux pour les hommes. Il affirme aussi qu'en plusieurs endroits il a vu du cuivre blanc en possession des indigènes.⁴⁹

On trouvera ce récit curieux et peu croyable, dès la première lecture. Mais nous n'en avons pas traduit le texte italien du

⁴⁷ « pene infans ».

⁴⁸ D'Anghiera spécule ensuite sur la direction des courants.

⁴⁹ Hakluyt, *Voyages*, III : 29.

*Summario*⁵⁰ qui réédite et développe cette version. Cette fois, on serait en plein grotesque.⁵¹ Disons d'abord que ce rapport ne ressemble en rien à celui qu'on a donné du voyage de Jean Cabot en 1497. Ce dernier, on le sait, conduisait un seul navire et dix-huit hommes; il n'avait pas rencontré d'êtres humains, pas vu de glaces et n'avait eu aucune connaissance de ces poissons fantastiques. Il s'agit d'une tout autre expédition. Le voyage n'est pas daté. On sait seulement qu'il a été fait lorsque Sébastien vivait en Angleterre, avant la mort de Henri VII (21 avril 1509). La réédition du *Summario*, reprise par Ramusio, précise cependant que ce fut après la mort de Jean Cabot. Mais cette précision n'a aucune valeur historique, puisque Sébastien fait mourir son père avant 1496, et même en 1493. Si l'on tient compte des dates qu'il donne ailleurs, il aurait fait ce voyage entre 1493 et 1496.

Tout n'est pas absolument faux dans ce texte. On y retrouve probablement le souvenir d'expéditions au Groenland faites après 1500: la course au nord, rectifiée au nord-ouest par le *Summario*, les banquises proviennent d'observations réelles. Ce qui est certainement faux, c'est la prétention de Sébastien d'avoir fait

⁵⁰ Il est cité par Ramusio sous le titre de *Summario dell'Indie Occidentali*. Le vrai titre est *Libro primo della historia de l'Indie Occidentali* (Venise, 1534); cité par Ramusio, *Volume terzo*, 35D-36A.

⁵¹ Au lecteur courageux qui lira ces notes, nous offrons cette traduction du combat entre les ours et les *baccalaos*: « Et parce que, dans cette partie [à l'angle qui tourne du sud à l'ouest], il trouva une multitude de poissons de grandeur extraordinaire, qui allaient par troupes le long du littoral, et qu'il apprit des indigènes que ceux-ci les appelaient *baccalaos*, lui-même il nomma ce pays terre des *Baccalaos*... Je ne veux pas passer sous le silence un jeu que ledit Sébastien Cabot rapporte avoir vu avec tous ses compagnons, au grand amusement de tous. Les nombreux ours qui se trouvent dans ce pays venaient faire la chasse à ces *baccalaos* de cette façon. Le long de la rive se trouvent beaucoup de grands arbres, dont les feuilles tombent à la mer, et les *baccalaos*, en troupeaux, viennent les manger. Les ours, qui ne se nourrissent pas d'autre chose que de ces poissons, sont au guet sur la rive et quand ils voient s'approcher les troupeaux de ces poissons, lesquels sont énormes et ont la forme des thons, ils s'élançant à la mer se prenant chacun à brassée avec l'un des animaux marins. Leur enfonçant les griffes sous les écailles, ils les retiennent et s'efforcent de les tirer à terre. Mais les *baccalaos*, qui ont une grande force, leur tournent tout autour et plongent dans la mer, de sorte que c'est un bien grand plaisir de voir ces deux animaux attachés l'un à l'autre s'enfoncer tour à tour sous l'eau et la faire voler de toute part. Mais à la fin, l'ours tire le *baccalao* sur le rivage, où il le mange » (Ramusio, *Terzo volume*, 36A). Qu'on imagine un ours luttant de cette manière avec une morue !

personnellement cette expérience. D'abord, la rencontre des glaces est fixée au 55° degré de latitude par le *Summario* : cela est une erreur certaine. Cette hauteur est celle du nord de l'Irlande et Cabot n'y pouvait rencontrer de banquises, qu'il ait pris la route du nord ou celle du nord-ouest. Il n'y a pas de glaces à cette hauteur dans ces régions, surtout au mois de juillet. Sébastien n'est évidemment pas croyable quand il parle des *baccalaos*, qui sont simplement des morues. Justement, il ignorait la signification de ce mot, car il devait savoir ce qu'était une morue, que l'on appelait *stockfish* en Angleterre et dont il avait été question à propos des voyages de son père. Il a cru que le *baccalao* était quelque autre poisson monstrueux. La morue, on le sait, est cinq fois plus petite que le thon ; les Indiens ne la pêchaient pas, n'en ayant pas les moyens ;⁵² elle est un poisson d'eau profonde, qui ne nage pas en troupeaux à la surface pour aller manger les feuilles des arbres qui tombent dans la mer, selon la description du *Summario*. Sébastien n'a pu voir ces choses qu'en rêve. Quant au nom de *Baccalaos*, donné par lui au continent, il a été mal inspiré d'en faire un mot indien, car il n'existe dans aucune langue indienne ; c'est une appellation d'origine européenne, probablement basque, qui est en usage jusqu'à nos jours en Espagne et au Portugal. Il est donc également faux qu'il ait baptisé le nouveau continent. Évidemment aussi, le littoral suivi par lui n'a jamais existé. Qu'on trace la ligne. Après être monté au nord ou au nord-ouest jusqu'au 55° degré, Cabot rencontre un rivage qui le conduit vers l'ouest, puis tourne graduellement et sans discontinuité vers le sud, où il descend un peu plus haut seulement que la latitude de Gibraltar. Ici, le continent fait un angle droit et court encore directement vers l'ouest, où Sébastien se fatigue de le suivre. C'est justement à l'angle que Cabot voit les *baccalaos* et donne ce nom au continent, selon le *Summario*.

Mais il y a mieux. Il est facile de trouver où Sébastien a fait son expédition. Sur la carte bien connue de Ruysch, qui

⁵² C'est l'affirmation du *Gran Capitano*, dans Ramusio, *Terzo volume*, 423D : « ... liquali pesci si pigliano per Francesi et Brettoni solamente, percioche quelli del paese non li pigliano ».

avait été publiée en 1508, dans une réédition de Ptolémée, à Rome.⁵³ En 1508, on ne connaissait que deux terres nouvelles dans l'Atlantique-Nord : la pointe sud du Groenland et la côte orientale de Terre-Neuve, terminée à angle droit au cap de Raze. Il semble que Ruysch ait aussi quelque peu connu une partie de la rive sud de Terre-Neuve. Le cartographe, sur sa carte, a relié la pointe sud du Groenland à la côte est de Terre-Neuve par un littoral continu qui se dirige d'abord à l'ouest et décrit un arc vers le sud pour rejoindre le dessin de Terre-Neuve. Au cap Raze, la ligne tourne à angle droit vers l'ouest et elle continue ainsi dans la direction de la Chine. Détail intéressant, le sud du Groenland est, sur ce document, aux environs du 55° degré de latitude, tandis que le cap de Raze est à peine plus haut que le détroit de Gibraltar. L'île de Cuba n'est alors connue que dans sa partie orientale, Ruysch déclarant que le reste n'a pas encore été exploré. On a vu que Cabot, qui a suivi une rive exactement analogue à celle de Ruysch, ne s'est pas aventuré plus loin en direction de l'Asie que ne le permettaient les connaissances du cartographe. L'exploration de Sébastien a été faite dans le Ptolémée de 1508. D'ailleurs, imagine-t-on le bruit qu'aurait fait ce voyage à son retour en Angleterre ? Les Merciers de Londres n'auraient jamais pu écrire, en 1521 : « ... Whiche Sebastyan, as we here say, was never in that land hym self, all if he makes reporte of many thinges as he hath hard his father and other men speke in tymes past. »⁵⁴

A ce récit du voyage de Sébastien on doit rattacher certaines réflexions d'un ancien ambassadeur vénitien en Espagne, Marcantonio Contarini, sur un certain voyage de Cabot. Il s'agit du voyage qu'on vient de voir. Le nom de Cabot, les deux navires, les trois cents hommes, les glaces, toutes ces circonstances coïncident avec celles que donne Pierre-Martyr. Contarini omet cependant la longue exploration qui fait suite à la rencontre des glaces, mais ajoute ceci : « Ce qui fit que Cabot décida de s'en retourner sans avoir pu accomplir son dessein, mais avec l'inten-

⁵³ Claude Ptolémée, *Geographia* (Rome, 1507/1508). La carte se trouve ordinairement dans la réimpression de 1508.

⁵⁴ Biggar, *Les Précurseurs*, 136.

tion de retourner à cette entreprise au temps où la mer ne serait pas gelée . . . Mais [à son retour], il trouva le Roi mort, et le fils s'intéresse bien peu à de telles entreprises. »⁵⁵ Sébastien n'a pas coutume de se vanter de ses échecs ; il est plus habitué à s'attribuer les succès des autres. Contarini aurait-il trouvé Cabot dans un de ses rares moments de vérité ? Serait-il vrai après tout que le rêveur a fait un voyage dans le nord et qu'il a dû l'abandonner ? L'expédition, cependant, aurait eu lieu en 1509, année de la mort de Henri VII. Faute de confirmation, on ne peut être certain, car on sait maintenant que le témoignage de Sébastien n'est pas un fondement bien solide.

La narration de 1516, malgré son succès, finissait par dater. La cartographie de l'Amérique se développait. Le récit qui lui a succédé a paru en 1550 dans le premier volume de Ramusio.⁵⁶ Il est tiré d'une conversation qu'eut Sébastien avec un certain gentilhomme de Mantoue et il représente une conception de l'Amérique du Nord que l'on se faisait en Espagne entre 1525 et 1540.

Quand mon père, dit Cabot, partit de Venise, il y a plusieurs années, pour demeurer en Angleterre et y exercer le commerce, il me mena avec lui à la ville de Londres. J'étais très jeune. Cependant, j'avais quelque connaissance des lettres humaines et de la sphère. Mon père mourut, au temps où l'on apporta la nouvelle que Don Christophe Colomb, Génois, avait découvert les côtes de l'Inde. On parla beaucoup de cet exploit dans toute la cour de Henri VII, qui régnait alors. Au point que tous affirmaient avec grande admiration que c'était une chose plus divine qu'humaine de faire voile par l'ouest pour aller vers l'est, où croissent les épices, par un chemin tout à fait inconnu jusqu'alors. Tout ce bruit et cette renommée enflammèrent dans mon cœur un grand désir de tenter quelque action d'éclat. Comprenant en raisonnant sur la sphère que si je faisais voile par le nord-ouest, je trouverais un trajet plus court pour aller en Inde, je fis sur cela mettre le Roi au

⁵⁵ *Op. cit.*, 182.

⁵⁶ Giovanni-Battista Ramusio, *Primo volume delle navigationi et viaggi* . . . (Venise, 1550), 398-403.

courant de mon dessein et il commanda qu'on m'équipât deux caravelles fournies de tout ce qui était nécessaire au voyage, qui eut lieu, si je me souviens bien, en l'année 1496, au commencement de l'été.

Je commençai donc à naviguer vers le nord-ouest, ne pensant trouver aucune autre terre que celle de Cathay et croyant pouvoir virer de là vers l'Inde. Mais après un certain nombre de jours, je trouvai que la terre courait vers le nord, ce qui me fut un grand déplaisir. Néanmoins, voguant le long de la côte pour voir si je pourrais trouver quelque golfe qui tournât [vers l'ouest], je découvris que la terre était continue jusqu'au 56^e degré sous le pôle. Et voyant que là la côte virait à l'est, désespérant de trouver un passage, je retournai sur mes pas et redescendis, suivant le littoral de cette terre vers l'équinoxe (toujours à la recherche dudit passage vers l'Inde) ; et j'arrivai à cette partie du continent que l'on appelle aujourd'hui la Floride, où, mes victuailles manquant, je partis de là et revins en Angleterre. J'y trouvai de grands tumultes parmi le peuple et on y préparait les guerres contre l'Ecosse. C'est pourquoi on n'eut plus aucune considération pour ce voyage.

Sur ce, je me rendis en Espagne auprès du Roi Catholique et de la reine Isabelle, qui, informés de ce que j'avais accompli, me reçurent à la Cour et me fournirent à leurs frais quelques navires, avec lesquels ils m'ordonnèrent de faire voile à la découverte des côtes du Brésil, où je trouvai un fleuve excessivement long et étendu, qui est appelé à présent le rio de La Plata, c'est-à-dire le fleuve de l'Argent.⁵⁷

J'ignore de quel nom la médecine actuelle appelle ces psychopathes qui mentent aussi naturellement que les gens normaux disent la vérité, mais c'est bien lui qu'il faudrait appliquer à Sébastien. On n'aura qu'à comparer ce texte avec ce que le même Sébastien racontait à Pierre-Martyr avant 1516. Il n'y a guère de commun aux deux récits que le nombre de deux navires, que lui-même avait équipés à ses frais dans le premier, qui le

⁵⁷ Nous avons suivi la traduction anglaise d'Hakluyt (*Voyages*, III: 27-28).

sont, cette fois, aux frais du Roi. Arrêtons-nous seulement aux mensonges patents et aux inventions les plus criantes.

D'abord, la date de la mort de Jean Cabot, fixée à 1493, année où la découverte de l'Amérique fut annoncée à l'Europe, ou bien, en tout cas, avant le voyage de 1496. On sait sans pouvoir en douter que Jean vivait encore en 1498. Ensuite, la date du voyage. Il est, selon Sébastien, de 1496. Le « si je me souviens bien » n'est qu'une formule de style, car on trouve dans le texte même la preuve que la date a été calculée par un homme qui vivait alors en Angleterre. Les troubles populaires et la guerre contre l'Écosse, auxquels Cabot fait allusion, ont eu lieu en janvier et en février de 1497.⁵⁸ Tout se termina par un accord avec l'Écosse, que négocia l'ambassadeur d'Espagne, Pedro de Ayala, le 30 septembre 1497. Le voyage aurait donc eu lieu en 1496, un an avant le premier voyage de Jean Cabot. Comme on sait avec quel enthousiasme Henri VII crut aux récits de ce dernier, on peut juger s'il est vraisemblable que la découverte par Sébastien d'un continent tout entier ait pu le laisser indifférent. Le programme que s'est ici tracé Cabot, c'est-à-dire l'exploration entre le 56° et le 25° degrés de latitude ne peut guère se remplir en une seule année, en comptant l'aller et le retour; Cabot n'y a mis que quelques mois, puisqu'il est parti au commencement de l'été et qu'il est revenu avant la guerre d'Écosse, soit vers décembre 1496. Il est monté jusqu'au 56° degré de latitude nord, où il a trouvé que la côte, courant au nord jusque-là, virait alors à l'est. En réalité, au 56° degré, le long de notre Labrador, la côte monte vers le nord-ouest en direction de l'entrée de la baie d'Hudson, mais elle ne tourne absolument pas vers l'est, ni à cet endroit, ni plus haut. Au nord, il y a, largement béant, le détroit de Davis continué par la baie de Baffin. Pour un homme qui cherche attentivement la route de l'ouest, Cabot ignore totalement le détroit de Belle-Isle, connu des Normands depuis 1506,⁵⁹ et le détroit de Cabot, encore inexploré à ce moment. A noter qu'après avoir, en 1496, parcouru toute la côte depuis

⁵⁸ John Lingard, *A History of England from the first invasion by the Romans* (3^e éd., Londres), 5 (1825) : 426-430.

⁵⁹ Ramusio, *Terzo volume*, 423F.

le Labrador jusqu'à la Floride, Sébastien affirmera sous serment, en 1535,⁶⁰ qu'on ne sait pas encore s'il se trouve dans cette région un passage vers la Chine. Quant à l'émigration de Sébastien en Espagne, elle est énormément antidatée. D'Anghiera, qui avait reçu le cosmographe dans son amitié avant 1516, déclare que l'arrivée de Cabot en Espagne n'eut lieu qu'après la mort de Henri VII, survenue le 21 avril 1509.⁶¹ On possède encore la lettre dans laquelle Sébastien est invité en Espagne; elle est du 13 septembre 1512.⁶² A cette époque, Ferdinand régnait seul sur l'Aragon et la Castille, Isabelle étant décédée le 26 novembre 1504.

Mais Sébastien ne recule devant aucune énormité. N'ajoute-t-il pas, avec le plus grand sang-froid, que les souverains espagnols l'ont envoyé aux Indes Occidentales et qu'il y a découvert le rio de La Plata ? Cela serait arrivé après sa transmigration en Espagne, en 1496/1497, et avant la mort d'Isabelle de Castille, en novembre 1504. On sait avec certitude que le rio de La Plata fut découvert en 1516 par Juan Diaz de Solis. On sait aussi qu'Isabelle ne permettait à nul autre qu'aux Castellans, pas même aux Aragonais, sujets de son mari, l'accès de l'Amérique.⁶³ Combien il est invraisemblable qu'elle ait commissionné un Vénitien anglicisé. D'Anghiera affirme qu'en 1516 Sébastien attend toujours qu'on lui confie des navires pour les explorations qu'il projette, en sorte qu'il n'a pas navigué pour le compte de l'Espagne au temps de Ferdinand, qui mourut cette même année. Enfin, Sébastien lui-même dira tout à fait le contraire en 1544. Il attribuera la première découverte du rio de La Plata à Juan Diaz de Solis et ajoutera : « Plusieurs années plus tard, ... Sébastien Cabot... arriva à ce fleuve en passant... »⁶⁴ Sébastien est un type admirable du menteur classique, auquel tout prétexte est valable pour construire une histoire et qui finit même par y

⁶⁰ HARRISSE, *The Discovery of North America. A critical... investigation*, 44.

⁶¹ HAKLUYT, *Voyages*, III: 29.

⁶² BIGGAR, *Les Précurseurs*, 115.

⁶³ RAMUSIO, *Terzo volume*, 97E.

⁶⁴ « Elapsis autem postea multis annis Sebastianus Cabotus... obiter flumen hoc intravit... » (« Legends of the Cabot map », *MSRC*, 1897, II: 434).

croire. Sous cette découverte sud-américaine, il y a un fait historique, le voyage de Cabot au rio de La Plata en 1526. Quelques circonstances changées, et il en a fait une fausseté.

Il sera toujours dit que chacune des versions de Sébastien représente une étape de l'histoire cartographique de l'Amérique du Nord. Dans la narration publiée par Pierre-Martyr, on l'avait vu s'installer dans le canal creusé par Ruysch entre Cuba et Terre-Neuve en direction de la Chine, afin de pouvoir se vanter d'avoir le premier découvert cette route tant cherchée des explorateurs. Aux environs de 1535, l'exploration de Cuba était terminée et le golfe du Mexique était fermé à l'ouest; la Floride avait été découverte et Ayalon avait tenté de faire une colonie plus au nord. Étienne Gomez, pour le compte de l'Espagne, avait suivi ce qui restait de côte à découvrir jusqu'au Nouveau-Brunswick, en 1525. Au nord, les explorations portugaises n'avaient presque pas progressé depuis 1508. Les cartographes avaient réuni tous ces éléments en une seule côte continue de l'Amérique du Nord, qui se trouvait ainsi dessinée complètement, sinon définitivement.⁶⁵ A la vérité, il y manquait encore le nord de Terre-Neuve et notre Labrador, que les pêcheurs français n'avaient pas inscrits sur des cartes officielles, et aussi toute la Nouvelle-Écosse, avec l'île du Cap-Breton, encore inconnues.⁶⁶ On y suppléait comme on pouvait, mais il n'y avait pas de vides ni de blancs dans les dessins. Magellan, en 1520, avait révélé que l'Amérique n'était ni la Chine ni l'Inde et les explorations septentrionales avaient déçu l'espoir de trouver à travers le Nouveau-Monde un passage pour s'y rendre. Telle est l'Amérique que présente Sébastien, rapportant ce qui est connu, sans entrer d'ailleurs en aucun détail nouveau qui trahisse l'expérience personnelle, et ignorant ce qui reste inconnu des cartographes. Qu'on imagine seulement le bruit et l'excitation qu'aurait provoqués en Angleterre l'annonce d'une telle décou-

⁶⁵ On trouvera dans Ganong (« Crucial maps », *MSRC*, 1932, III: 125-179) plusieurs exemples de cartes, telles que Sébastien pouvait alors les connaître.

⁶⁶ Nous exprimons ici une opinion, dont la justification demanderait un autre article.

verte dès 1496 ! L'histoire des peuples britanniques en aurait été profondément changée durant tout le cours du seizième siècle.

Sébastien, toujours haletant derrière la fuyante renommée, vit celle-ci lui faire un signe dans une autre direction. Sa passion, on l'a reconnu, c'est de passer pour le premier à avoir vu la route de la Chine et de l'Inde. Il crut soudain en avoir trouvé l'occasion. Mais voyons d'abord comment il réédite son voyage dans un troisième récit adressé à Ramusio à une date indéterminée, qui se laisse toutefois assez facilement deviner.

Dans la dernière partie de ce volume, écrit Ramusio, ont été mises quelques relations de messer Giovanni da Verrazzano, Florentin, et d'un capitaine français, avec les deux navigations du capitaine Jacques Cartier, lequel a navigué jusqu'à la terre située sous le pôle au 50° degré et appelée la Nouvelle-France. A propos de ces terres, jusqu'à maintenant, nous ne savons pas clairement si elles sont reliées au continent de la province de Floride et de la Nouvelle-Espagne, ou bien si elles sont toutes divisées en îles et si, de ce côté, on peut aller à la province de Cathay, comme m'en écrivit, il y a plusieurs années, le seigneur Sébastien Cabot, l'un de nos Vénitiens, homme de grande expérience et unique dans l'art de voyager et dans la connaissance de la cosmographie. Ce dernier avait navigué au-dessus de cette terre de la Nouvelle-France aux frais du roi Henri VII d'Angleterre, et il me disait comment, ayant longtemps cheminé en direction du ponent et quart de maître⁶⁷, derrière les îles situées le long de cette terre, jusqu'au 67° degré et demi sous notre pôle, un 11 juin, il trouva la mer toute ouverte du côté de l'ouest et sans aucun obstacle. Il fut pleinement convaincu de pouvoir poursuivre par cette voie en direction de la Chine orientale; et il l'aurait fait, si la méchanceté du patron et des marinières ne l'avaient forcé à retourner en arrière.⁶⁸

Voilà donc une intéressante variation de Sébastien. Lui qui, dans la version de 1516, était allé se poster sur le canal de la Chine

⁶⁷ Nord-ouest quart à l'ouest, ou 303° 45' sur le compas. Dans cette direction, Sébastien serait allé toucher le Groenland au-dessus du 62° de latitude. La carte qu'il suivait montrait l'Atlantique trop étroit.

⁶⁸ Carte de Sébastien Cabot, note 8, *MSRC*, 1897, II: 435.

au sud de Terre-Neuve, qui avait ensuite abandonné tout espoir de passer à l'ouest dans son récit au Mantouan, il a maintenant découvert un nouveau passage vers l'Orient par le nord. Arrêté autrefois par les glaces au 55° degré de latitude, au large de l'Europe et en plein Gulf-Stream, il trouve aujourd'hui la mer libre et sans aucun obstacle dans le nord canadien, sur le cercle arctique. Il avait déclaré que la côte américaine tournait du sud vers l'est au 55°, puis au 56° degré; il la voit maintenant monter vers le nord jusqu'au 67° degré et au delà. Dans son récit à Pierre-Martyr, il s'était arrêté loin à l'ouest du cap de Raze, en plein continent canadien, à la longitude approximative de Toronto; au gentilhomme de Mantoue il avait dit que le manque de victuailles l'avait forcé d'abandonner son exploration à la Floride. Ici, le sud ne le préoccupe plus; c'est au cercle polaire qu'une mutinerie l'oblige à rebrousser chemin vers l'Angleterre. On ne peut dire que Sébastien manque d'horizon.

Qu'est-ce qui a bien pu motiver cette nouvelle version? Encore l'histoire de la cartographie. En 1537, Gemma Frisius, sur un globe où il représentait l'Amérique du Nord, indiquait, justement à la hauteur du cercle polaire, un canal qui coupait le continent américain en droite ligne vers l'ouest, c'est-à-dire vers la Chine. Il y inscrivait même ces mots: « Fretum arcticum sive trium fratrum, per quod Lusitani ad orientem et ad Indos et Moluccas navigare conati sunt. »⁶⁹ Ce globe de Frisius, Sébastien ne l'a probablement pas connu. Mais le dessin en fut reproduit par le disciple du géographe, le célèbre Gérard Mercator, sur la carte cordiforme que ce dernier publia à Louvain en 1538.⁷⁰ On y voyait la côte du continent américain qui montait droit au nord; une rangée d'îles, celles derrière lesquelles a navigué Sébastien, longeait le littoral. On y retrouvait enfin le canal polaire de Frisius, avec une inscription abrégée: « Fretum arcticum ». Comment le grand et sédentaire explorateur aurait-il pu résister

⁶⁹ Voir reproduction de cette carte dans Ganong, « Crucial maps », *MSRC*, 1933, II: 158.

⁷⁰ Excellente reproduction dans Lloyd Brown, *The Story of maps*, après la page 158.

à sa manie et s'abstenir de réclamer pour soi la découverte du *Fretum* ?

Il allait cependant avoir d'autres soucis. Jacques Cartier avait découvert, en 1534-1536, le golfe et le fleuve Saint-Laurent et fait apparaître le détroit qui porte aujourd'hui le nom de Cabot. Ce détroit était une nouvelle porte possible vers l'ouest. Fidèle à sa vocation de sentinelle, Sébastien s'en va l'occuper. Il le fait sur sa carte de 1544. On a beaucoup discuté sur l'attribution de cette carte à Sébastien Cabot ⁷¹. Une chose est certaine : elle est signée de Sébastien lui-même, en espagnol et en latin : « Sébastien Cabot . . . a mis la dernière main à ma facture, et m'imposant cette forme, il m'a dessinée en l'année de la Rédemption, la 1544^e depuis la naissance de Notre-Seigneur . . . » ⁷² Cette carte demeure embarrassante pour tous les partisans des Cabot, à cause de ses invraisemblances. On voudrait en attribuer la paternité à un cartographe indépendant, quitte à sentir ici et là l'influence de Cabot. Mais nous savons déjà que Sébastien ne tenait pas tellement à être d'accord avec lui-même ou avec la réalité. Nous ne voyons pas que ni le dessin ni les notes qui y sont ajoutées réclament cette hypothèse. L'ensemble nous paraît très conforme au caractère de l'auteur avoué, en particulier les éloges dithyrambiques qu'il se décerne.

C'est une mappemonde de type généralement espagnol, qui représente, pour l'Amérique, un moment de l'évolution que l'on peut suivre à travers la cartographie de ce siècle. Elle n'a pas de trait sensationnel. Des notes imprimées la complètent, en espagnol et en latin, décrivant l'histoire et les particularités physiques des diverses contrées du monde. Le dessin de l'Amérique du Nord tient compte des deux explorations de Jacques Cartier,

⁷¹ HARRISSE (*John Cabot, the discoverer of North-America, and Sebastian, his son* (Londres, 1896), [109]-114) attribue les notes à un certain docteur Grajales. GANONG (« Crucial maps », *MSRC*, 1929, II: 151-152) reconnaîtrait un autre auteur à la carte, en admettant quelque influence de Sébastien. Le fait est que la carte contredit toujours par quelque endroit les théories favorites des auteurs qui ont écrit sur le sujet.

⁷² « Sebastianus Cabotus . . . summam mihi manum imposuit et ad formam hanc protrahens plana figura me delineavit, anno ab orbe redempto, nativitate Domini nostri Jesu Christi 1544 . . . » (« Legends of the Cabot map », note 17, *MSRC*, 1897, II: 440).

celle de 1534 et celle de 1536. La source qui a inspiré l'auteur est facilement reconnaissable dans la carte de Desliens, de 1541,⁷³ ou au moins dans une carte de ce type. Alors que pour le reste du Nouveau-Monde, y compris le Mexique, Cabot signale les noms des découvreurs, qui sont espagnols ou portugais, il se réserve à lui-même et à son père toute l'Amérique du Nord, évitant de mentionner ni Cortereal, ni Verrazzano, ni Gomez, ni Cartier. Pourtant, trois d'entre eux, au moins, sont à l'origine des informations reproduites sur la carte. Ce trait est bien conforme au caractère de Sébastien et paraît confirmer la profession que fait cette œuvre de l'avoir pour auteur. La note 8, qui se réfère à cette partie de la mappemonde, est écrite en latin et en espagnol. Comme le texte latin paraît légèrement meilleur, c'est lui que nous traduisons.

Cette terre, qui nous était autrefois fermée, fut découverte par Jean Cabot, Vénitien, et par son fils, Sébastien Cabot, en l'année de la Rédemption 1494, le 24 juin, à cinq heures du matin, et fut appelée *Prima terra visa*. Ils nommèrent aussi Saint-Jean une grande île qui lui fait face, parce qu'elle fut découverte en la fête de saint Jean. Les habitants de cette terre se vêtent de peaux d'animaux et se servent à la guerre d'arcs, de flèches, de lances, de dards, de clous de bois et de frondes. La terre est stérile et inculte, remplie de lions, d'ours blancs, de cerfs énormes, de poissons sans nombre: loups marins, saumons, soles gigantesques d'une coudée de longueur, et d'autres diverses sortes de poissons; mais il s'y trouve une extraordinaire abondance de ceux qu'on appelle vulgairement *baccalaos*. A cela, il faut ajouter des éperviers noirs comme des corbeaux, des aigles, des perdrix de couleur sombre et d'autres divers oiseaux.⁷⁴

Il est dommage pour le crédit de Sébastien qu'il n'ait pas donné auparavant, et dès 1516 au moins, cette abondance de détails. Ce texte a été l'un des plus importants pour établir la réputation de Jean et de Sébastien Cabot. Est-il plus croyable

⁷³ Voir la reproduction de cette carte dans Ganong, « Crucial maps », *MSRC*, 1933, II: 185.

⁷⁴ Carte de Sébastien Cabot, note 8, dans *MSRC*, 1897, II: après la page 268; texte réimprimé dans « Legends of the Cabot map », *ibid.*, II: 435.

que les autres ? Car tout cela, en 1544, Sébastien pouvait l'avoir appris des voyageurs et des pêcheurs qui fréquentaient l'Amérique depuis 1500. On sait déjà qu'il n'est pas superflu de lui demander ses lettres de créance.

En premier lieu, on doit remarquer que cette découverte n'a rien de commun avec celle de Jean Cabot en 1497. Non seulement la date n'est pas la même, mais aussi les circonstances diffèrent. Jean Cabot n'avait pas rencontré d'humains et il ne savait rien de leurs mœurs, de leur habillement et de leurs armes. Il avait déclaré la terre fertile et tempérée et il n'en avait pas tant dit de la faune. Quant au nom de *Prima terra visa*, c'est la première fois, en 1544, qu'on en entend parler. Il n'apparaissait pas, en 1500, sur la carte de La Cosa, pas plus que l'île Saint-Jean. D'ailleurs, on a vu que Jean Cabot, en 1497, affirmait s'être dirigé vers l'est, non vers l'Amérique du Nord. Cette expédition dont parle ici Sébastien est donc toute différente. D'après le fils, le père aurait, trois ans avant 1497, déjà découvert un continent nouveau. Mais ni Pasqualigo, ni De Soncino, ni Pedro de Ayala, ni Henri VII, ni les marchands de Bristol et de Londres n'en ont jamais rien su. La patente accordée à Jean Cabot, le 5 mars 1496, ne serait-elle pas rédigée autrement, si la carte de Sébastien disait la vérité ? Personne n'a jamais connu cet exploit de Jean Cabot avant 1544, car c'est la première fois que Sébastien fait découvrir l'Amérique par son père.

Est-il nécessaire de s'attarder sur la carte ? La *Prima terra visa*, c'est la pointe extrême du continent au sud du détroit de Cabot, l'endroit où l'on met ordinairement l'inscription du cap Breton. Si la découverte qu'il s'attribue est vraie, pourquoi Sébastien n'a-t-il jamais parlé du golfe Saint-Laurent jusqu'à ce jour ? Car il ne pouvait manquer de le voir à cette occasion, puisqu'il met l'île Saint-Jean en plein golfe sur sa carte, à l'endroit des îles de la Madeleine. En réalité, c'est le nom de cette île qui a suggéré à Sébastien la date si précise de la découverte, le 24 juin. Car l'île Saint-Jean était, depuis 1536, c'est-à-dire depuis l'apparition du détroit de Cabot dans la cartographie, une île fantôme, qui errait sur un grand nombre de cartes autour de l'actuel cap Breton, tantôt dans l'Atlantique, tantôt dans le détroit, tantôt

dans le golfe. Elle avait une histoire. Apparue vers 1520 sur les cartes portugaises⁷⁵, elle occupait le site de l'île de Miquelon, à l'ouest de la baie de Plaisance, sur Terre-Neuve. Accidentellement, une famille de cartes espagnoles lui avait donné des proportions énormes, à cause d'une erreur optique d'Etienne Gomez.⁷⁶ Puis le creusage du détroit de Cabot, dans la tradition cartographique, avait coupé son ancre et l'avait jetée à la dérive. On ne savait plus où la situer. Sébastien, lui, l'a mise à l'endroit des îles de la Madeleine, déjà représentées par Desliens, et il a construit son petit roman autour d'elle. Il n'avait évidemment pas l'expérience des lieux. Quelle apparence, en effet, que débarquant sur la première terre qu'il voit, le cap Breton, il aperçoive de là les îles de la Madeleine, cachées déjà par toute l'île du Cap-Breton et éloignées à vol d'oiseau d'environ 120 milles. Pour aggraver encore la difficulté, ces îles ne sont qu'une basse langue de terre qui émerge à peine du golfe. Si l'on ne savait déjà que Sébastien est un explorateur de cabinet, on l'apprendrait ici.

CONCLUSION

La fortune posthume de Jean et de Sébastien Cabot restera probablement toujours un mystère de la science historique. On a récusé beaucoup de témoignages, pourtant bien authentiques, pour des raisons infiniment plus fragiles que les contradictions des Cabot. Nous aurions pu entrer encore bien plus avant dans le dédale des incohérences et des invraisemblances dont fourmille toute cette documentation. Mais nous en avons senti l'inutilité. A prendre au sérieux tant de vétilles, on leur donne de l'importance et on provoque des doutes sur la vérité simple et nue. Nous avons d'ailleurs à nous excuser d'avoir cité des textes longs et fastidieux, même s'ils ne manquent pas d'un certain intérêt romanesque. Il était pourtant nécessaire de faire ce que les historiens

⁷⁵ Elle est déjà dessinée, semble-t-il, sur la carte de Ruysch, plus haut mentionnée.

⁷⁶ La théorie de Ganong (« Crucial maps », *MSRC*, 1932, II: 169-172), sur une erreur qui aurait fait prendre à Gomez la Nouvelle-Ecosse pour l'île Saint-Jean, nous paraît bien défendable. Mais en ce cas, Gomez a dû trouver cette île beaucoup plus grande qu'on ne la montrait d'ordinaire.

de ces questions ne font pas d'habitude, parce qu'il se dégage de la simple lecture et confrontation des documents une telle impression de faux et de grotesque que leur antiquité n'impressionne plus.

En terminant, nous ne voudrions pas qu'on oublie une chose. A supposer qu'avant 1497 Sébastien et Jean Cabot, toutes leurs contradictions écartées pour un moment, aient vraiment accompli les exploits qu'on leur prête, aurait-on expliqué tous les tâtonnements par lesquels la côte atlantique de l'Amérique du Nord, brisée par brisée, va être arrachée à l'obscurité et à l'ignorance ? D'où vient qu'il n'est pas un seul détail du dessin de l'Amérique dont on puisse dire : celui-là, ce sont les Cabot qui l'ont inscrit sur la carte ? On se rappellera aussi comment les récits de Sébastien, tourmenté par sa manie, scandent chacune des étapes du développement cartographique durant la première moitié du seizième siècle. Vers 1516, il va s'installer dans le passage que Ruysch a ménagé vers la Chine entre Terre-Neuve et Cuba. Autour de 1535, l'état des cartes lui interdisant toute espérance en Amérique septentrionale, il fait une tentative dans l'autre hémisphère et plante son fanion sur le rio de La Plata. Mais quelques années plus tard, Mercator le ramène au nord, où Sébastien, mobile poteau indicateur, montre la route des épices sur le cercle arctique. La découverte de Jacques Cartier lui trace enfin un nouveau chemin vers l'Orient dans le majestueux fleuve de Canada, et Sébastien vient s'asseoir à son entrée, sur le cap Breton. Son imposture, toutefois, ne l'aura pas desservi, puisqu'on l'a tenu, et qu'on le tiendra peut-être encore, pour le découvreur de l'Amérique du Nord.

Lucien CAMPEAU, s.j.